

# LA MÉMOIRE DE DORA-MITTELBAU

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION DES DÉPORTÉS DE DORA, ELLRICH, HARZUNGEN ET K'

*Des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont morts dans l'Univers concentrationnaire.*

*Les Déportés ont connu la plus fantastique entreprise de déshumanisation et d'extermination de l'histoire.*

*Le devoir des survivants est de témoigner pour que ceux qui n'ont pas vécu cette tragédie soient avertis, la méditent et prennent garde.*

*Si l'écho de leur voix faiblit, nous périrons.*

Extrait de «L'Impossible oublié» (Ed. FNDIRP)

## MESSAGE POUR LA JOURNÉE NATIONALE DE LA DÉPORTATION

En ce dernier dimanche d'avril, Journée nationale de la Déportation, le message que les déportés tiennent à adresser à leurs concitoyens, et en particulier à la jeunesse de France, est à la fois consacré au souvenir et à l'espoir.

Rares survivants d'événements à la fois glorieux et dramatiques, rescapés des prisons et des camps de concentration, témoins et victimes d'une des plus effroyables tragédies de l'histoire contemporaine, nous avons une pensée fraternelle pour les camarades que nous avons laissés sur notre route, tombés là-bas dans les chambres à gaz, ou sous les coups, la torture, la faim, la maladie, ou disparus au cours des années. Nous exprimons à leurs familles nos sentiments de fidèle et affectueuse amitié.

Acteurs et témoins, nous avons le droit de parler haut et clair. Nous considérons comme un devoir sacré l'expression de notre message. Nous avons lutté à côté de nos alliés. Nous rendons hommage à tous ceux qui, hier, ont assuré la libération de la Patrie et la victoire sur l'envahisseur.

Nous nous sommes, dans la Résistance, dressés contre la tyrannie du nazisme. Plongés dans l'esclavage concentrationnaire, confrontés à l'horreur du génocide, nous avons connu ce que sont la négation de la liberté, les tentatives d'anéantissement de nos corps, et d'aviissement de nos âmes. C'est pourquoi nous

continuons à dénoncer, partout où ils se manifestent, chaque fois qu'ils se déchaînent, ces fléaux qui s'appellent oppression, fanatisme, intolérance. Nous devons donc rappeler à tous combien est fragile la liberté, et qu'il faut, pour mériter ce bien si précieux, être toujours prêts à combattre pour elle.

Nous avons vu souffrir nos camarades, ou souffert nous-mêmes des crimes inspirés par le racisme et l'antisémitisme : nous ne pouvons admettre que des hommes refusent à d'autres hommes le droit à la différence, sans aucune espèce de distinction, origine, couleur de peau, nationalité, langue ou religion.

Nous appelons à la vigilance et nous dénonçons ceux qui développent des campagnes visant à minimiser, voire à nier, les crimes inqualifiables commis par les nazis et leurs complices.

Nous savons ce que sont la faim et la soif, et nous sommes révoltés à la pensée que de nos jours encore des populations entières connaissent la famine et la misère. Mais de même que dans les jours sombres nous conservions l'espoir, aujourd'hui nous ne voulons pas désespérer.

Des pays naguère courbés dans la servitude viennent de renaître à la liberté et à la démocratie. Nous souhaitons que ce vent de printemps souffle plus fort encore. Nous n'aurions garde d'oublier ce que doit être, aujourd'hui et demain, l'Europe.

Le monde a récemment connu l'angoisse, mais nous espérons que les événements du Moyen-Orient évolueront sous l'égide de l'ONU en amorçant l'établissement d'un nouvel ordre international économique et politique pour la solution pacifique des problèmes en suspens, dans la paix, la justice, le droit imprescriptible de chaque être humain à la sécurité, à la dignité, à la liberté.

A la jeunesse de France, enfin, nous disons notre confiance, en lui rappelant qu'elle est dépositaire et responsable de son avenir et de celui de la Patrie.

Texte rédigé par :  
l'UNADIF - la FNDIR - la FNDIRP

### SOMMAIRE

Racisme et témoignages .....	2
Appel de la commission historique .....	2-3
Témoignages (Luc Clairin, Roger Predi) ...	3-4-5
Réunion inter-amicales du 21/11/90 .....	6
Natzwiller-Struthof .....	6-7
Comité européen Dora, Ellrich, Harzungen et K' «Pour la mémoire» .....	7
Les tunnels B3 et B12 .....	8
Memorandum .....	9
L'honneur de la Résistance ...	9
Fondation pour la mémoire de la déportation .....	10
Bibliographie .....	10
Demandes de témoignages ...	11
Ces camps nazis que l'on redécouvre .....	11
Nos peines - Camet - Cotisations .....	12

## APPEL DE LA COMMISSION HISTORIQUE

L'Amicale se préoccupe actuellement de la constitution de dossiers sur le camp de Dora destinés à évoquer et surtout à transmettre la mémoire du camp et celle de nos camarades disparus.

Une première étape fut la réalisation de la plaquette dans le cours de l'année 1989, suivie en avril 1990 d'un colloque lors de notre assemblée générale à Vincennes. Ces deux manifestations ont eu un écho très large, non seulement dans le monde de la déportation, mais aussi parmi les historiens et les médias.

Encouragée par ces premiers résultats, l'Amicale a décidé de poursuivre et de développer ses travaux.

C'est ainsi qu'il a été constitué au sein de notre Amicale une commission d'Histoire réunissant trois de nos camarades auxquels s'est joint un historien de renom, Monsieur Jacques Delarue, parfait connaisseur de la deuxième guerre mondiale et spécialiste du nazisme. Cette commission s'efforce de réunir le maximum de témoignages, de textes et de documents sur Dora, afin d'établir si possible une somme des ouvrages relatifs à notre camp.

C'est dans cette perspective qu'elle fait appel aux familles pour nous communiquer des archives laissées par nos camarades disparus : lettres, notes, mémoires, textes de toute nature traitant de Dora, qui seront restituées après utilisation. Bien entendu, nous pensons à des documents d'intérêt général, à l'exclusion de tout ce qui revêt un caractère intime ou familial.

C'est encore dans cette perspective qu'elle souhaite que les survivants continuent à lui adresser des témoignages. Notamment, elle est intéressée par les relations sur les kommandos et lieux de travail extérieurs au camp de Dora, d'Ellrich et d'Harzungen, sur le périple suivi lors de l'évacuation devant l'avance alliée.

*suite page 3*

## RACISME ET TÉMOIGNAGES

Une étude vient de paraître sur l'évolution du racisme en France au cours des deux dernières années. Elle conclut à la stabilité relative des actes violents : agressions sur les personnes, profanations de lieux sacrés... Elle constate une augmentation très sensible des manifestations non violentes fortement racistes ou antisémites par la parole, les écrits, la diffusion de tracts et de cassettes, les graffitis, et par des comportements dans la vie courante sous de multiples formes. Cette évolution s'aggrave d'une logique de réciprocité.

Dans l'action à conduire pour inverser cette tendance, les survivants des camps d'extermination nazis tiennent une place importante. Leur effort se tourne principalement vers la jeunesse. Le concours national de la Résistance et de la Déportation est l'occasion de nombreuses rencontres dans les lycées et les collèges, avec les élèves et leurs professeurs. Les pèlerinages annuels sur les sites des camps, les visites des musées de la Résistance et de la Déportation, intéressent beaucoup la jeune génération. Plus récemment, ce sont des professeurs et des universitaires, principalement des historiens qui, à l'initiative de différentes associations, ont participé à la visite de camps ou à des colloques.

Une autre étude comparative aurait pu être menée sur l'intérêt, retrouvé ces dernières années, de l'histoire récente de notre pays. Le résultat montrerait sans doute un intérêt grandissant. C'est le constat fait par les associations de déportés. Il est intéressant d'essayer d'en comprendre les raisons. Il va de soi que cela résulte de multiples causes.

Les unes, d'ordre général, proviennent sans doute :

- de la célébration en 1989 du bicentenaire de la Révolution française;
- de la commémoration en 1990 de

la grande figure du Général de Gaulle;

- il s'y ajoute le bouleversement socio-politique des pays de l'Est.

Les autres, de caractère plus ponctuel, sont nombreuses. Il faut retenir notamment : le procès Barbie, le scandale des thèses révisionnistes, les affaires judiciaires qui ont noms Touvier, Papon, Bousquet, la profanation de Carpentras...

Bon nombre de Français, pour ces diverses raisons, oubliant pour un temps les problèmes quotidiens, redécouvrent dans les racines de leur passé la conquête de la liberté par les citoyens, le combat mené, une fois qu'elle fut perdue, pour la retrouver, Liberté, symbole devenu universel, de la reconnaissance des droits de l'homme, du respect de la personne humaine, et de toutes les conquêtes sociales qui en découlent, hier comme aujourd'hui.

La distance prise avec le temps, sur l'événement, amène l'historien à en rechercher les causes profondes et leurs conséquences. Dans l'histoire de la deuxième guerre mondiale, cette tragédie de l'humanité, qu'il est convenu d'appeler en France *la Déportation*, phénomène incompréhensible dans son essence, est ressentie de plus en plus comme un fait essentiel.

Cette approche récente de l'univers concentrationnaire apparaît comme l'une des raisons qui a conduit le directeur de la Commission permanente à l'Information historique, Monsieur Serge Barcellini, à inciter les associations et amicales de déportés à provoquer et à recueillir encore aujourd'hui le témoignage de survivants nécessaire aux chercheurs et aux historiens. Il rappelle que les déportés, acteurs de l'histoire en son temps, sont les derniers témoins incontournables de la mémoire collective.

## COTISATION 1991

*Le trésorier fait appel aux retardataires pour qu'ils se mettent à jour de leur cotisation. L'Amicale a besoin de leur soutien financier pour continuer les multiples activités entreprises, dont le présent numéro donne un aperçu.*

## LUC CLAIRIN

Lorsque je suis arrivé à Dora dans la soirée du 13 janvier 1944, nous avons essayé de dormir dans un tunnel en construction. Dès le lendemain matin, nous passons à l'Arbeitstatistik où j'ai essayé, sans succès, de passer pour un électricien. Je me suis retrouvé comme manoeuvre au tunnel, Kommando M8, transport. Notre travail consistait, si j'ai bonne mémoire, à transporter du matériel très lourd : rails, tinettes pleines à rasbord, etc. Tout ceci dans une atmosphère irréelle, bruyante, semblable à un opéra de Wagner dont l'action se déroulerait en enfer.

Tout ceci pour essayer d'expliquer mon désir d'évasion. D'abord, pour moi, tout militaire prisonnier doit, au moins, tenter de s'évader. Cette tentative était d'autant plus vive que je sentais confusément, comme sans doute mes camarades, que l'inaction nous entraînerait moralement et physiquement à être engloutis dans cet enfer et perdre ainsi notre qualité de créature humaine. Je n'ai donc pas été long à prendre la décision de m'évader. Il fallait d'abord savoir comment procéder, puis ensuite avec qui. Les questions matérielles viendraient après. Si j'avais eu vingt ans de plus, j'aurais commencé par cela. Mais la jeunesse...

Au cours de nos «activités» dans le tunnel, je me suis aperçu que les seuls wagons non visités à la sortie étaient ceux qui, déchargés par le toit, transportaient les tuyères de V1 ou de V2. Leurs portes étaient bouclonnées lors du remplacement du toit. Le plus difficile et le plus long était de savoir avec qui m'évader. Il fallait, parlant avec nos camarades de travail, procéder par petites touches de façon à n'alerter personne et par ce biais, essayer de bien se connaître. Je crois me rappeler que cette partie a duré près d'un mois.

Nous nous sommes donc retrouvés à quatre : Nicolas Karcher, Alsacien, douanier. Bien sûr parlant allemand couramment. Roger Aliès de Montpellier, méridional jovial.

René Raynal de Brive et moi. S'est greffé ensuite à notre groupe un vert allemand (son nom : Rupp). Je n'arrive pas à me rappeler comment il s'y était intégré. Il fallait enfin trouver celui qui aurait un esprit d'abnégation ou suffisamment de charité pour reboulonner la porte du wagon lorsque nous serions dedans. Ce fut Peyrusse.

Après avoir réussi à subtiliser une scie égoïne et mis de côté quelques-uns de ces «merveilleux» pains qui nous étaient servis et ayant constaté au cours d'une sortie du tunnel que le temps n'était pas trop froid, nous avons décidé de nous évader le 16 mars. Je ne me souviens plus de quelle manière nous avons réglé le problème de l'eau.

Nous espérions sortir de ce wagon, dont la fiche indiquait comme gare destinatrice Halle, et monter à cet endroit dans un autre wagon se dirigeant vers l'ouest. J'aurais fait appel à mes connaissances en géographie pour choisir le bon wagon.

Aussi le matin du 16 mars, nous sommes dans le wagon aussi vivants que des colis, habillés de couvertures que nous avons grossièrement ajustées (celles-ci auront leur importance plus tard). Le départ nous a semblé très long. Nous avons attendu au moins deux heures à la sortie du tunnel, à la hauteur de la sentinelle. Affreux comme impression. Enfin, le train s'ébranle et nous roulons pendant trois jours pour finalement arriver de nuit dans une grande gare de marchandises. A ce moment-là, nous doutions d'être à Halle car nous ne pensions pas qu'il faille trois jours, même à un train de marchandises, pour aller de Nordhausen à Halle.

Après avoir scié une planche, nous sortons avec précaution. Nous sommes dans une gare de triage. Après quelques recherches, et nous approchant furtivement d'un bâtiment, nous voyons que nous sommes à Falkenberg (sud-ouest de Berlin), pas du tout Halle. Grosse déception. L'Allemand Rupp nous quitte. Nous ne le reverrons jamais.

Nous décidons alors de sortir de la gare et d'essayer de trouver une gare

ou un hangar pour passer la fin de la nuit et la journée suivante. Nous apercevons des cabanes dans des jardins. Elles semblent abandonnées et nous nous installons tant bien que mal. Nous y trouvons d'ailleurs des vêtements qui auraient pu servir à fabriquer des épouvantails à moineaux. Enfin, c'était mieux que les oripeaux que nous avions et qui sentaient le tunnel.

Rien de notable pendant la journée. La nuit du 20 au 21 mars venue, nous repartons vers l'ouest mais, comble de malchance, l'un de nous, René Raynal, souffre de fortes coliques et il se met à neiger. Heureusement, nous trouvons rapidement une grange, dans un coin de laquelle il y avait un tas de bottes de paille. Nous nous construisons alors un abri et cherchons s'il n'y a rien à manger car notre réserve de pain touche à sa fin.

## APPEL DE LA COMMISSION HISTORIQUE

(suite de la page 2)

En fonction de vos témoignages, il pourra être rédigé des feuillets complémentaires à la plaquette. Chacun a pu se la procurer. Il est possible qu'après sa lecture, vous ayez remarqué des oublis, des erreurs, des points insuffisamment développés. Aussi la commission souhaite, au nombre des tâches entreprises, apporter les corrections nécessaires dans les inévitables dérapages de la première édition.

Elle sera reconnaissante à tous ceux qui voudront bien apporter leur contribution dans ce sens, en adressant leurs critiques, leurs suggestions et compléments.

Elle remercie toutes celles et tous ceux qui lui donneront les moyens, de faire revivre notre expérience dans la loyauté et la fidélité du souvenir envers nos camarades disparus.

Extrait des demandes formulées par Lucien Fayman, président de la Commission historique

Nous trouvons des pois secs. En les mâchant longtemps, on a l'impression de se remplir l'estomac. En aucun cas, malgré son désir de nous voir partir, nous ne voulons abandonner notre camarade et restons couchés.

Pendant la journée, nous devons faire très attention de ne pas bouger car, au bas du tas de paille dans lequel nous étions, plusieurs femmes sont venues travailler, sans doute écosser des pois. Elles étaient accompagnées d'un chien qui n'a pas cessé d'aboyer. Il avait dû nous sentir et cela ne nous rassurait pas. D'ailleurs, après le départ des femmes et de leur chien, j'ai vu une botte de paille bouger et un pistolet braqué sur nous par un civil Allemand. Sans un mot, il nous a fait signe de le suivre et nous a conduits à la Feldgendarmerie locale.

Là, nous avons été interrogés par un vieux gendarme à qui nous avons dit être Français en Allemagne au titre du Service du Travail obligatoire. Cet homme nous a alors certainement sauvé la vie en nous faisant retirer nos gilets faits en couvertures et en nous expliquant que cela serait considéré comme sabotage. Il a d'ailleurs joint le geste à la parole pour être sûr d'être compris. Il nous a expliqué qu'il avait gardé un très bon souvenir de sa captivité en France pendant la guerre de 1914-1918.

Le 23 mars, nous sommes conduits au Polizei-Praesidium de Halle où la police n'a pas cru nos explications concernant notre appartenance au STO car, dès le lendemain, nous nous sommes retrouvés dans la prison du camp de Buchenwald. Le 26 mars, nous sommes conduits à Dora pour aboutir au Bunker le 27 mars.

Si toutefois on peut établir une échelle de valeurs pour classer les horreurs de ce temps, je pense, en faisant abstraction de ma propre personne, que ce que je vais vivre pendant un mois doit se trouver dans les degrés les plus élevés. A tel point d'ailleurs que je ne peux me souvenir d'aucun de mes compagnons pendant cette période. J'étais trop «en-

foncé» et mon subconscient trop occupé à rester en vie.

Je me rappelle les entraînements à la boxe des SS qui nous gardaient – ma tête servant de punching-ball – les séances de dressage de chien de défense où j'étais l'homme d'attaque, tout en cherchant à ne pas tomber sur un poêle allumé. Ces distractions des SS étaient ponctuées de jurons dans lesquelles le mot *Flucht* (évasion) résonnait souvent. Tout cela se terminait invariablement par un évanouissement et un étonnement chaque fois renouvelé de me voir vivant.

Cet épisode dura huit jours. Le 4 avril, je sais où nous sommes affectés, au Kommando Grün et Billfinger, sans savoir encore ce que cela voulait dire. Nous sommes conduits au travail et là, on nous dirige vers un troisième tunnel. Celui-ci était en cours de creusement et notre travail consistait, tout de suite après les explosions de mines, à aller avec de grandes tiges métalliques faire tomber les blocs de pierre restés accrochés au plafond.

Ce travail étant terminé, nous étions pris en main par un civil. Il nous poussait à coups de canne sur les épaules ou la tête jusqu'au plus gros bloc de pierre qu'il pouvait voir au sol. Nous étions ainsi frappés jusqu'au chargement de ce bloc dans un wagonnet Decauville et l'opération recommençait toute la journée, à l'exception d'une pause d'une demi-heure, toujours dans cette atmosphère de poudre et de poussière de calcaire qui brûlait les poumons.

Pour corser le traitement qui nous était réservé, à la sortie du tunnel et à chaque passage du Kommando, j'étais appelé par le SS de garde. C'était un géant, bien nourri, rougeaud de teint et l'air content de lui. «*Du, Fluchtpunkt, komm doch her*» (Toi, évadé, viens donc ici). J'obéissais et une «dégelée» de coups de poing s'abattait sur ma tête. Je le regardais alors avec tout le mépris, un peu souriant, dont j'étais capable. Cela ne faisait que redoubler sa fureur. Au bout de quelques passages, mes camarades, ayant sans doute pitié de moi, m'ont conseillé de me

laisser tomber au premier coup de poing, ce que je fis ensuite.

Ce régime de faveur pour évadés repris dura 17 jours. Heureusement d'ailleurs, car quelques jours de plus seraient certainement arrivés au bout de ma résistance. J'en étais arrivé au point de ne plus pouvoir prier. C'était le commencement de la fin.

Le matin du 22 avril, un SS est venu nous chercher dans la mine. J'ai tout de suite pensé que c'était pour nous pendre. On nous ramène dans le camp où nous voyons le commandant SS qui nous attendait. Là, mes craintes augmentent. D'autant plus que l'on nous met en rangs deux par deux. Un SS à notre gauche, le commandant du camp derrière et nous marchons, nous le croyions alors, vers le Holz hof. Tout en avançant, je regarde en arrière, je pense que c'est un réflexe normal pour quelqu'un qui marche au supplice. Cette «promenade» m'a semblé une éternité. Au bout de l'allée où je pensais que l'on nous ferait tourner à droite pour aller au lieu d'exécution, nous nous sommes dirigés à gauche vers le Revier. Là, un médecin SS nous a examinés tous les quatre, sans un mot, puis nous avons été reconduits de la même façon dans le camp où nous avons été affectés au Schacht Kommando II, Colonne des Flucht-Punkt\*.

Je ne sais toujours pas par quel miracle nous avons été enlevés de ce Kommando mortel. Toujours est-il que s'il fallait tirer un enseignement de cette histoire, je pourrais dire que cette évasion manquée, si elle a failli provoquer ma mort et celle de mes camarades, nous a permis de mieux résister jusqu'à la fin.

D'abord, nous avons été au plus loin dans la souffrance qu'un être humain pouvait endurer. Ce qui est venu après a paru moins dur. J'en ai fait l'expérience personnelle lorsque j'ai

\* Le Flucht-Punkt était un rond de tissu blanc, avec un gros point rouge central, qu'il fallait coudre sous le matricule, au milieu du dos et sur le côté droit du pantalon. Nous étions ainsi désignés à la vindicte de l'encadrement du camp, SS et détenus compris.

## TÉMOIGNAGES

été paralysé pendant près d'un mois. J'ai pu tenir le coup moralement et ce sont mes camarades qui ont fait mon travail, me protégeant ainsi des SS.

A partir de ce moment, notre mentalité a changé. Bien sûr, nous continuons à nous découvrir devant les SS, à faire semblant d'avoir peur de l'encadrement. Je crois que nous avons repris notre dignité d'homme. J'ai pu m'abstraire de l'atmosphère du camp et rester attentif à mes camarades, d'autant que ma condition de Flucht-Punkt m'a permis, et c'était paradoxal, d'être plus libre dans mes déplacements.

Ceci, grâce à ma foi inébranlable en Dieu qui m'a aidé jusqu'au bout à garder le moral.

L.C.

>>>>><<<<<

### Roger PREDI

Nous étions un convoi de 350 résistants, politiques, réfractaires à l'armée allemande, tous détenus en centrale de Metz, en attente d'être jugés. Mais un beau matin d'automne, le 1<sup>er</sup> novembre 1943, les camions arrivent dans la cour de la prison et c'est l'embarquement, destination gare de Metz, et la longue route commence; arrivés le soir en gare de Schirmek, nous sommes débarqués avec grand fracas et chargés dans des camions, direction le Struthof, et de là commence la vie concentrationnaire, un autre monde, jamais imaginé.

Nous restons dans ce camp une dizaine de jours et, de nouveau, le 11 novembre 1943, nous sommes chargés, en gare de Schirmek, pour une nouvelle destination.

Après quatre jours de route, nous arrivons sur les bords de la Baltique, à Carlhagen (port); là, de nouveau rechargés en direction de Peenemünde. Sur le trajet, nous constatons les dégâts que les bombardements alliés ont fait. A l'arrivée au camp, qui nous paraît assez petit puisqu'il se compose de quatre blocs, un cinquième sera construit par la suite, le

bloc n°4 entièrement libre nous est réservé. Le lendemain, jour des formalités, et le surlendemain, formation des commandos. Le camp comporte aussi un bloc cuisine et divers, un bloc pour les SS et une infirmerie.

Donc, nous voilà partis à la découverte de Peenemünde et ses environs. Certains commandos étaient affectés à des ateliers de mécanique, ou chaudronnerie; d'autres travaillent à décharger des bateaux, soit des briques-ciment, et divers, servant toujours à la réfection de la base en grande partie détruite. Certains commandos travaillent avec des maçons, certains aplanissent le champ d'aviation en vue de son extension. Un commando de cinq hommes s'occupe du camouflage des avions, au retour d'opérations d'essai de V1 sur la mer Baltique. Certains commandos travaillent en atelier au montage de V2 (cigare).

Donc, je pense que, pour nous, la vie au camp de Peenemünde n'a pas été très différente de celle de nos précédents copains de Buchenwald.

Dans ce camp, quatre blocs : nous sommes environ 1200 détenus, en majorité Allemands (verts) dont ils avaient le commandement, Polonais et Russes. Un cinquième bloc sera construit et qui servira à accueillir des déportés de France du Nord, tout de suite après le débarquement allié, ce qui augmentera l'effectif du camp, fin 1944-début 1945. Moi-même je portais le numéro 5996.

Début janvier 1945, nous étions confiants, nous avions des informations encourageantes, nous sentions la libération proche. Début février, nous entendions le canon russe au loin. Nous nous réjouissions déjà mais les SS ont commencé la restructuration du camp, c'est-à-dire la sélection. Les déportés valides d'un côté et les musulmans de l'autre côté. Les pauvres, le lendemain ils sont partis, destination inconnue pour nous, et jamais on n'entendra plus rien d'eux.

Chaque jour, un autre événement : le plus sensationnel, le commando de camouflage d'avions au nombre

de cinq hommes, que je cite plus haut, a réussi un coup de maître, le **seul**; à l'atterrissage d'un appareil, ils neutralisent la sentinelle et, avec son arme, obligent l'officier pilote à remonter dans l'appareil, suivi du commando (tous officiers russes), et voilà que tout le monde s'envole (**seule évasion** que j'ai connue sur l'île). Tandis que nous autres, nous continuons notre vie toujours aussi pénible.

Vers la mi-mars, nous sommes évacués. Nous sommes transportés en camions jusqu'au port de Carlhagen; chargés dans des péniches, nous longeons la mer Baltique pour arriver après deux jours au port de Hambourg, de là chargés dans les wagons à bestiaux et emmenés au camp d'Ellrich, camp de concentration sinistre où, à l'intérieur du camp, les bûchers de cadavres brûlaient toute la journée et la nuit.

Mais on le savait, la libération était proche, mais les copains tombaient comme des mouches. Il fallait tenir. L'armée américaine était toute proche mais, encore une fois, l'évacuation en catastrophe et nous nous retrouvons trois jours après à Bergen-Belsen, aux blocs 85-86 affectés aux Français. Enfin, le 15 avril, le camp abandonné par les SS et tenu par les Hongrois est libéré par l'armée anglaise. En fin de mois d'avril, c'est le rapatriement pour Lille et Paris, Hôtel Lutétia, le 1<sup>er</sup> mai 1945. Le cauchemar est terminé.

En résumé, après la lecture de votre brochure, je peux affirmer que la vie au camp ou sur l'île, base balistique et secrète, les activités concentrationnaires que j'ai connues de notre arrivée au camp le 16/11/43, ont été le prolongement de ce que nos amis de Buchenwald ont vécu, jusqu'à notre évacuation en début de 1945, nous ne pouvons certifier quoi que ce soit sur le destin des autres Allemands, Russes, Polonais, qui sont restés sur place.

R.P.

8, rue D' Stern  
54150 BRIEY (Tél. : 82 46 01 76)  
(reproduction littérale de sa lettre du  
3/3/91)

